# L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DES ANNONCES JUDICIAIRES:—NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 20 NOVEMBRE 1846.

*IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR*
**MAGNE & WEISS,**
No. 81, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
VENDREDI MATIN, 20 NOVEMBRE 1846.


## ÉLECTION CONGRESSIONNELLE À NEW-YORK.

Le locofocoisme fait d'incroyables efforts pour expliquer la défaite qu'il vient d'éprouver dans l'Etat-Empire. Ce sont, dit-il, les anti-rentiers qui ont fait le succès des whigs. En supposant que cette cause ait pu entrer pour une part dans l'élection de JOHN YOUNG, osera-t-on prétendre qu'elle ait agi sur l'élection des membres du Congrès? Elle n'a eu d'effet que dans trois ou quatre comtés au plus, et n'a pu en aucune façon se faire sentir dans les districts où il n'existe pas un seul anti-rentier. Les membres du Congrès ont été bel et bien élus par la force réelle du parti whig. Vingt-quatre districts ont donné ensemble aux candidats whigs une majorité de 24,856 voix, tandis que dans dix autres les locofocos ont obtenu 4,437 voix de majorité, ce qui laisse aux whigs une majorité totale de plus de 20,000 voix. Et si l'on fait entrer en ligne de compte le vote des natifs-Américains, la majorité totale de ceux qui se sont prononcé contre le parti locofoco est de 25,000 voix. La défaite de SILAS WRIGHT ne donne pas, comme on le voit, le véritable chiffre de l'infériorité réelle du locofocoisme. Ce candidat a été presque partout, grâce à sa popularité personnelle, bien en avant du vote de son parti; il a même rallié à lui dans la ville et le comté de New-York bon nombre d'électeurs whigs; ce qui lui a donné de ce côté un avantage marqué, que le vote des anti-rentiers n'a guères fait que contrebalancer. Si tout se fut passé dans l'élection du gouverneur comme dans l'élection congressionnelle, la majorité de JOHN YOUNG s'éloignerait assurément fort peu de vingt mille voix.

Pour apprécier la valeur véritable de la victoire des whigs, il faut tenir compte aussi d'une circonstance particulière. La division en districts congressionnels de l'Etat de New-York a été faite en 1842 par une Législature locofoco; loin d'être basée sur l'équité, elle avait été calculée de manière à ne laisser aux whigs que la moitié de la délégation, dans le cas où leur majorité arriverait au chiffre de 19000 voix. Elle étant donc en tout point essentiellement favorable aux locofocos qui avaient eu le talent de se ménager tout l'avantage, si bien que depuis 1840 il avait été impossible aux whigs d'obtenir même le tiers de la délégation. Cet avantage réservé aux locofocos est implicitement reconnu par nos adversaires; le correspondant de l'*Union* disait dernièrement que sur les 34 districts congressionnels, 21 auraient du élire des locofocos. Ce n'est qu'en dépit de tous les obstacles, qu'on leur avait créé, en dépit de l'accumulation de majorités locofocos dans les deux tiers des districts que les whigs sont parvenus à choisir 23 représentans au Congrès sur 34 dont se compose la délégation. Et il n'est peut-être pas inutile de remarquer que sur le peu de membres que les locofocos ont élu, il en est quelques-uns qui ne l'ont été que par une très faible majorité relative et qui eussent échoué s'il leur avait fallu réunir la majorité absolue.

Si les locofocos voulaient chercher bien franchement les causes de leur défaite dans l'Etat de New-York, ils n'auraient pas de peine à les reconnaître: ils verraient bien vite que l'opposition de l'Etat-Empire aux doctrines du Tarif de 1846 a été la principale; en effet sur les onze locofocos élus au Congrès, il n'y en a que sept qui soient partisans du libre commerce; les quatre autres sont en faveur de la protection et ont dû surtout leur succès au concours des whigs. New-York a prouvé qu'il tenait au système protecteur presque aussi fortement que la Pennsylvanie elle même. Qu'on joigne à cette cause principale, le mécontentement soulevé par la sous-trésorerie, peut être aussi par la façon dont a été entamée et dont est conduite la guerre du Mexique, et l'on aura les véritables raisons qui ont provoqué le renversement du locofocoisme dans l'Etat Empire.

## ELECTIONS.

MASSACHUSETTS.—Un seul journal de Boston nous arrive et nous donne les retours de la moitié de l'Etat environ. L'avantage de Briggs, candidat whig au poste de gouverneur, sur son adversaire locofoco Davis, est de 11,000 voix, et sa majorité sur tous ses concurrents est de 6129 voix. On sait qu'en 1845, Briggs n'avait point la majorité populaire.

Pour le Congrès MM. Winthrop, Ashmun, Rockwell, Hudson et Adams sont positivement élus. Il est probable que M. Hale l'est aussi dans le 9e district; pourtant il pourrait avoir manqué sa nomination de quelques voix. Le Sénat et la Chambre des Représentants se remplissent de plus en plus de whigs.

MICHIGAN.—Les retours sont toujours incomplets; mais il est presque certain déjà que deux locofocos sont élus au Congrès, et l'on pense qu'il en sera de même du troisième délégué. Dans ce cas la délégation tenterait intégralement locofocos, comme elle l'est actuellement.

L'an dernier, le Sénat ne présentait qu'un seul whig contre 19 locofocos. La Chambre comptait 15 whigs sur 53 membres. Les whigs paraissent faire cette année des gains considérables; mais nous doutons qu'ils le soient assez pour modifier d'une façon radicale la Législature.

DELAWARE.—On ne connaît encore que le résultat de l'un des trois comtés dont se compose ce petit Etat. Ce comté a donné 61 voix de majorité au candidat locofoco pour gouverneur, Tharp, et 78 voix de minorité au candidat whig pour le Congrès, Houston, il a eu en outre tout le ticket whig. D'après ces premisses, on présume que Tharp et Houston seront élus, et que les deux branches de la Législature seront whigs. La défaite du candidat whig pour gouverneur est due surtout à la popularité extrême de son rival.

## DÉPÊCHES OFFICIELLES.

L'*Union* du 11 annonce que le département de la guerre a reçu des dépêches officielles du général Taylor, portant la date des 6, 11, 12 et 13 octobre. Elles ne contiennent pas, comme nous l'espérons, le récit circonstancié des opérations qui ont eu lieu devant Monterey; le général n'avait pas encore eu le temps de réunir les rapports spéciaux des différens chefs de corps et n'avait pu par conséquent dresser lui-même son rapport détaillé. Le journal officiel se contente de donner un aperçu des dépêches sus-dites, qui n'ont pas assez d'importance pour être publiées en plein. Nous lui empruntons les renseignemens suivans:

"Toute la cavalerie des Volontaires Texiennes est entrée au service des Etats-Unis. Une compagnie d'infanterie Texienne, qui s'est distinguée déjà du reste de la campagne, marchait sur Camargo où elle devait rester attachée au service régulier. Un détachement restera à Laredo sur la frontière du Rio Grande, pour protéger la frontière contre les Indiens et aider le gouvernement texien à étendre sa juridiction jusqu'au fleuve. Ce détachement se composera d'une compagnie de cavalerie de 80 hommes que le général M. B. Lamar, ex-président du Texas, est autorisé à former. Le 2e Infanterie, et quelques compagnies d'artillerie, qui étaient restées en arrière, ainsi que plusieurs corps de volontaires nouveaux, ont été dirigées sur Monterey, avec un train d'artillerie considérable.

"Le général Taylor, en annonçant le prochain envoi des rapports de ses officiers et du sien, répète que le chiffre de nos pertes ne dépasse point 500.

"La lettre du 13 donne le récit d'un meurtre commis par un Américain, nommé Firzumsons, sur la personne d'un lancier Mexicain, dans les rues de Monterey. Le meurtrier a été arrêté. Il est réclamé par les autorités mexicaines; mais le général a refusé son extradition, avant d'avoir pu recevoir les ordres du gouvernement. Le général mentionne aussi la mort des lieutenants Dilworth du 1er Infanterie, Robert H. Graham, du 4e Infanterie. Ce dernier avait été blessé au combat du 21."

## Chronique Locale.

PREMIÈRE COUR DE DISTRICT.—*Jeudi*.—L'affaire de Ignace Benac du Pérou, prévenu d'un vol de mille piastres comme au préjudice de M. Esteban, a remis cette affaire à demain. La somme consignée a été retrouvée et est entre les mains du shérif. Tous les témoins de l'Etat et quelques-uns de ceux de la défense ont été entendus. L'affaire a été continuée à ce matin. L'avocat-général, et MM. Collins et Preaux soutiennent l'accusation; MM. P. Soulé et L. Duvigneau sont les avocats du prévenu.

DÉTOURNEMENT DE FONDS.—La suite de l'instruction de Dunn, prévenu de détournement de fonds, a eu lieu hier pardevant le recorder Baldwin. M. Warren, collecteur de taxes sur voitures dans la seconde municipalité, et M. Koves, contrôleur à la trésorerie municipale, ont déposé comme témoins. Le recorder a dû prendre hier soir le témoignage de M. Calhoun, ex-contrôleur, et il donnera sa décision ce matin. MM. C. K. Johnson et Larue assistaient à l'instruction comme conseils de l'accusé; et MM. Hunt et Michel soutenaient l'accusation.

ASILE DONNÉ À UNE ESCLAVE.—Francisco Gedon du Carlos Gali, a été arrêté hier sous l'inculpation d'avoir donné asile à la nommée Sarah, esclave marronne appartenant à M. José Larondo. Gali est en outre accusé d'avoir voulu partir de l'Etat en emmenant avec lui la dite esclave. Le recorder Génois s'occupera de cette affaire ce matin.

Un officier de la douane a arrêté hier un esclave nommé Antonio Bonar, que l'on suppose être fugitif, et qui est arrivé dans l'Etat à bord du brick espagnol *Dumde*, capitaine Guavadola, venant de la Havane.

John Boyd, un des détenus de la maison de correction, qui s'était échappé mardi dernier de cet établissement, a été arrêté hier par la police de la première municipalité et livré au recorder Baldwin.

ABUS DE CONFIANCE.—Une plainte en abus de confiance a été portée hier au bureau du recorder Génois contre le nommé Michael Lagomarcino. Le prévenu a fourni caution.

LE BOZEAU, bateau à vapeur, part le 8 pour aller de Lyons pour la Nouvelle-Orléans, avec une cargaison de produits divers, d'où heurté contre un chicot, un pilote du Mississippi s'est échoué sur la Rivière Blanche et a coulé instantanément jusqu'au niveau des cheminées. La cargaison a été assez fortement endommagée; mais elle a pu être sauvée. Il en sera probablement de même de la machine.

## Théâtre Français.

*Première représentation de la Sylphide.*

En fait de ballet, nous ne savons rien de plus charmant et de plus poétique que la *Sylphide*, et ce n'est *Giselle*—il est vrai que Giselle est l'œuvre d'un poète plein de fantaisie et d'originalité, fécondée dont les chorégraphies fantaisies qui se chargent d'ordinaire de cette besogne ne sont pas exposés à faire abus: Composée pour Mlle Taglioni, la *Sylphide* est restée son rôle de prédilection, le plus beau fleuron de sa couronne, la plus haute expression de son art incomparable, de un génie divine. C'est pourquoi, dans une occasion plus belle ne lui avait été donnée de déployer toute la puissance de son talent. La scène est en Ecosse, au pays des visions et des rêves, où dans l'air brumeux vibrent d'étranges harmonies, échos lointains des harpes de Fingal—où l'ouragan qui courbe les sapins et les vieux chênes, apporte au montagnard de sinistres prophéties—où le pâtre attardé surprend au bord des lacs la ronde mystérieuse des Sylphes et des génies, dansant à la lueur d'un pâle rayon de lune. Robert, le fiancé de la blanche fille des montagnes; pourquoi le monde réveil, ce trouble, cette inquiétude? Une ombre, une Sylphide, apparue apparition, a jeté sur lui un magique influence! Plus d'Effie désormais, plus d'amour—adieu la réalité pour le rêve, le beau rêve aux ailes diaprées, aux caresses divines! Le bonheur est là, il ouvre ses bras—qu'importe? qu'importent le bonheur, l'amour promis que et mortel auprès de l'idéale beauté de ses songes? Pauvre fou! va, poursuis ton rêve, et lorsque, palpitant et glorieux tu croiras l'avoir enfin tout entier, voilà que son éclat se fane, que ses yeux se ferment, que ses ailes tombent une à une à tes pieds—la Sylphide meurt, l'illusion s'envole et le rêve s'est évanoui!

Nous avons peu de chose à dire de cette première représentation, qui a marché d'une manière très satisfaisante si nous considérons le peu de temps que les artistes ont eu pour s'préparer. Mlle Anna Thabattoni et Mlle Adélaïde Lehmann se sont partagé les applaudissemens du public nombreux qui assistait à cette première épreuve—Nous ne doutons pas que ce soir la salle ne soit comble, car c'est peut-être la dernière fois que ce ballet pourra être représenté—M. Davis et sa troupe sont arrivés hier et ne tarderont pas à prendre possession de la salle—On nous promet même des débuts pour mardi. Que tous ceux qui veulent voir la *Sylphide* se hâtent donc, et que la troupe de M. Finart reçoive un digne adieu de la part de notre public.

A. F.

ALABAMA.—Des voleurs à Tuscaloosa ont pénétré dans le bureau et la caisse d'un négociant de cette ville, et y ont enlevé neuf cents piastres en argent appartenant au gouvernement. Malgré les recherches les plus actives, on n'a pu parvenir à arrêter les coupables; on a retrouvé seulement le tiroir dans lequel se trouvait l'argent.

## CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

PARIS, 16 octobre 1846.

Nous disions, il y a deux mois, qu'en dépit des préoccupations industrielles et économiques de notre époque, les questions politiques ne tarderaient pas à reparaître, et que l'avenir de l'Europe prêterait de graves complications. Les faits, en en confirmant, ont bientôt justifié nos prévisions. Un différend inattendu entre la France et l'Angleterre est venu alarmer, pour un temps, une alliance sur laquelle, de l'avis de tout le monde, repose la paix européenne. La dynastie de 1830 a montré qu'elle entendait accepter et suivre toutes les traditions de la politique de Louis XIV. L'Espagne constitutionnelle a renoué ses liens avec la France en donnant la main de la sœur de la reine Isabelle à M. le duc de Montpensier; et elle ne peut échapper à de nouveaux orages, elle repère trouble dans cette intimité plus de forces pour y résister. Quand nous jetons les yeux sur d'autres points de l'Europe, nous voyons qu'en Italie un pape est devenu l'espoir de tous les amis sincères du bien, et des vagues réformes. Les populations le saluent avec enthousiasme, les gouvernemens limitrophes des états romains interviennent avec une certaine défiance, ils comprennent qu'avec Pie IX, l'Italie entre dans une phase nouvelle, où l'opinion des hommes modérés et honnêtes pourra conquérir assez de puissance pour se faire écouter et obéir. En Suisse, le spectacle est autre: une révolution populaire a proclamé à Genève le triomphe du parti radical: il y a dans cette brusque catastrophe quelque chose de plus grave encore que la défaite du parti conservateur. Il y a là un nouvel indice des vices de la constitution helvétique, vices qui, dans le présent, menacent la Suisse d'une funeste anarchie, et peuvent, pour l'avenir, créer la nécessité d'une médiation européenne. Si l'ordre n'est pas troublé en Allemagne, le travail des esprits n'y cède les qualités de cette race germanique: tous les deux ou trois mois, on voit se reproduire l'annonce de cette fameuse constitution que le roi de Prusse doit octroyer à la monarchie du grand Frédéric. La gloire du législateur est séduisante, mais, d'un autre côté, on s'effraie des conséquences que pourraient avoir les concessions royales. Au reste, cette agitation indécise n'est pas une dans l'attitude du gouvernement prussien n'est pas un des moindres symptômes de la situation de l'Allemagne. On voit donc que partout en Europe la force des choses pose des problèmes dont les difficultés exerceront les esprits la sollicitude et l'habileté des gouvernans.

Pour la France, la question espagnole est une affaire de premier ordre qu'il était impossible d'abandonner au hasard des événemens ou plutôt aux ambitieux desseins de lord Palmerston. Que ceux qui seraient tentés de nier une vérité si simple supposent un moment que la reine d'Espagne, au lieu d'épouser un descendant de Philippe V, eût aujourd'hui pour mari Léopold de Cobourg, ou l'infante, son Henrique, l'un et l'autre candidats de ministère anglais. En face d'un pareil résultat, que n'eût-on pas dit? que de reproches! que d'accusations! On eût montré, et avec raison, les traditions séculaires de la politique française, méconnues, foulées aux pieds. Or, si pour une semblable humiliation, pour un pareil échec, on eût exprimé un juste blâme, n'est-il pas évident que le dénouement contraire mérite l'approbation? Il est des situations qu'on ne peut accepter, si modéré, si ami de la paix qu'on puisse être. Le mariage de la reine d'Espagne avec un Cobourg était atteint la faiblesse du gouvernement de juillet. N'est-on pas dit en Europe que la France était descendue au rang d'une puissance de troisième ordre, puisqu'elle n'avait pas assez d'autorité pour obtenir un résultat aussi naturel que l'union de la reine d'Espagne avec un de ses cousins? Il y avait assez pour le roi Louis-Philippe, dans cette circonstance, des intérêts de chef de famille et de race qui le sollicitaient. Le représentant de la branche cadette des Bourbons n'a pas voulu rester au-dessous de la branche aînée.

Cette affaire de double mariage, qui, pendant quelques années, a été si compliquée, si lente, que nous avons vue plusieurs fois interrompue, a été reprise avec la résolution d'en finir, puis, en peu de semaines, conclue et terminée d'une manière éclatante. Les mariages annoncés à la fin d'août, ont été célébrés le 10 octobre. La France avait envoyé à Madrid deux jeunes princes qui se sont noblement confirmé à la courtoisie. à l'hospitalité de l'Espagne. C'est sur ces faits accomplis qu'existe maintenant entre la France et l'Angleterre un débat tout-à-fait sérieux. Il est loin de notre pensée de chercher à atténuer la gravité du différend, car à notre sens c'est précisément cette gravité qui fait un devoir aux partis et aux hommes politiques sincèrement dévoués au gouvernement de 1830 de lui prêter leur adhésion, leur appui dans une conjoncture aussi délicate. Pour nous, dès que la question s'est ouverte, nous n'avons pas cru pouvoir hésiter. Il nous a semblé que, lorsque, pour la première fois, depuis l'humiliation infligée à la France en 1840, notre gouvernement montrait, dans une grande question politique-extérieure, une résolution véritable, une complète indépendance, il fallait de toute nécessité l'appuyer, le soutenir hautement. Que fait-il aujourd'hui, sinon ce que, pour notre part, nous lui avons souvent demandé? Que de fois nous l'avons pressé, lorsqu'il voyait une entreprise utile et intéressante, à l'honneur de la France, d'aller à son but d'un pas ferme, et notamment de ne pas sacrifier des projets légitimes aux prétentions, aux exigences anarchiques et pervertis d'un parti qui, dans l'ordre d'une médiation européenne. Si l'ordre n'est pas troublé en Allemagne, le travail des esprits n'y cède une avec cette persévérance incomparable qui est une des qualités de cette germanique: tous les deux ou trois mois, on voit se reproduire l'annonce de cette fameuse constitution que le roi de Prusse doit octroyer à la monarchie du grand Frédéric. La gloire du législateur est séduisante, mais, d'un autre côté, on s'effraie des conséquences que pourraient avoir les concessions royales. Au reste, cette agitation indécise n'est pas dans l'attitude du gouvernement prussien n'est pas un des moindres symptômes de la situation de l'Allemagne. On voit donc que partout en Europe la force des choses pose des problèmes dont les difficultés exerceront